

WILLIAM S. MESSIER

Le basketball et ses fondamentaux

nouvelles



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

Le basketball
et ses fondamentaux

*

GLOSSAIRE.....	9
LES FONDAMENTAUX I	43
LES DELTAPLANES	51
LES FONDAMENTAUX II	69
TRANSPORT.....	73
LES FONDAMENTAUX III.....	81
LA DÉFAITE DE BIG DAWG	85
LES FONDAMENTAUX IV.....	125
WU-TANG	131

suivi de

A-OK ou LA CAPITALE DU BONHEUR	217
--------------------------------------	-----

GLOSSAIRE

AILIER OU AVANT

forward

AL'OFFENSIVE, JOUEUR placé loin du panier, souvent dans un coin. Comme l'ostique de Marc-Olivier Duchesne, qui se tient dans les coins à l'école, et qui attend le moment propice pour m'attaquer. Je le sais, je le sens. Il est toujours là, dans un coin, à se répéter les étapes qui mèneront à l'exécution de son plan. Pourquoi? Pour quelle raison? dites-vous. Qu'est-ce qui motive autant de méfiance chez moi? demandez-vous. Peut-être qu'il veut se venger pour la fois où toute la classe de mathématiques trouvait qu'il puait et que j'avais été le seul à avoir l'audace de dire tout haut ce que tout le monde pensaient tout bas? Contrairement à la trentaine de moumounes incapables

d'avoir le courage de leurs opinions, je me suis sacrifié pour l'aider, le Marco. Les autres trouvent que tu sens la danse latine à cause que tes parents pauvres savent pas comment t'apprendre les affaires de la vie comme le déodorant, le savon, les hormones, l'importance de changer de t-shirt après l'éducation physique? Correct. Je vais te le dire, moi. Mais je passerai pas par quatre détours.

Sauf qu'après, c'est qui, pensez-vous, qui s'est fait mettre dehors de la classe et qui s'est fait dire, au moment où il ramassait ses affaires, par nulle autre que Karine Levasseur, qu'il était «rien qu'un sans-cœur, Dave Langevin»? Moi, qui tu penses. Dave Langevin, en personne.

ARRIÈRE, GARDE
OU MONTEUR DE BALLON
guard

À l'offensive, joueur qui contrôle le plus souvent le ballon et décide des jeux à exécuter. Comme l'ostique de Samuel Desrochers, qui est toujours là à bosser le monde sans demander l'avis de personne, sauf à son ostique de chien de poche, Hugo Quesnel. Ah, en voilà un qui aurait dû rester au chenil! L'autre jour, pendant un match contre le Mont-Sacré-Cœur, Samuel Desrochers me dit d'aller sur le banc pour laisser son colley venir japper partout sur le terrain. Ça fait que j'obéis

parce que je voudrais surtout pas faire de vagues même s'ils doivent bien le sentir, le raz-de-marée qu'ils se magasinent, ces deux ostiques-là.

Qu'est-ce qui se passe, dès que je m'assois ? Le numéro 12, que je surveillais, se retrouve seul dans la clé avec en avant de lui quelque chose comme un escalier roulant plaqué or pour l'amener jusqu'au panier. Le coach me regarde avec un air qui dit « Veux-tu bien me dire qu'est-ce que tu fais assis là alors que je t'ai jamais demandé de sortir du jeu ? » Pas moyen de m'expliquer, d'autant plus que c'est pas demain la veille que Dave Langevin va se comporter en rat et dénoncer un coéquipier. Le coach me regarde avec un air qui dit aussi « J'espère que le banc est confortable parce que tu bouges plus de là. » Il me regarde avec un air qui en rajoute en disant « Pis si tu te demandes qui c'est qui va ramasser les ballons à la fin de la game, cherche pas, il est dans tes culottes. »

En revanche, qui c'est, pensez-vous, qui est resté en jeu pour se taper un match de quatorze points ? L'ostique de Hugo Quesnel. Et puis c'est qui, croyez-vous, qui a été pogné pour endurer les farces plates à Manuel Guay-Racine en se retenant pour pas lui mettre un poing dans la face ? Dave Langevin, pour vous servir. C'est pas mêlant, je voyais bleu foncé tirant sur le noir.

BLOQUER UN JOUEUR

to box a player out

À la défensive, quand un joueur se place entre le joueur offensif et le panier lors d'un lancer et le repousse à l'aide de son dos. C'est ma spécialité, le box-out ! Dans mes rêves, ils viennent par centaines pour acclamer mon bas du dos, pour célébrer ma croupe. Mon ami Éric Chabot me surnomme « la charrue » tellement je te déblaie ça, une bouteille. Même le coach a du mal à me contourner dans nos pratiques, et s'il était pas si grand je lui volerais tous les maudits rebonds. J'entends un coéquipier crier que son joueur vient de lancer puis c'est excusez-moi pardon, l'avant-bras dans les côtes, un saut de cent quatre-vingts degrés, le cul dans les cuisses de mon gars, les pieds bien plantés au sol et les yeux au plafond.

Sauf que la charrue est une arme à deux tranchants. Et puis, Bernard, c'est pas parce que vous me répétez tout le temps qu'il faut que j'apprenne à faire plus de place au monde autour de moi que je vais apprendre à le faire. Je dis pas que j'aimerais pas ça. Surtout pour ceux qui *veulent* être proches. Vous avez raison quand vous dites que la charrue – et par là, vous voulez dire moi, ça, je le sais – a tendance à ramasser tout le monde sans faire la différence entre un adversaire et un coéquipier. Comme la fois où la charrue a foncé par accident dans nulle autre que Karine Levasseur, elle qui est pas plus grosse qu'une de mes cuisses et douce comme du Velveeta. Ça fait que la petite s'est ramassée sur le

parquet, et devinez qui c'est qui s'est fait engueuler comme du poisson pourri par les autres filles à cause de son manque de discernement quand il recule pour bloquer un joueur? Regardez pas plus loin qu'ici : c'est Dave Langevin, monsieur.

Quand vous me demandez si c'est à cause que ma mère m'a envoyé vivre chez mon père quand elle s'est fait un nouveau chum qui l'a forcée à déménager à Saint-Hubert que je bloque tous les joueurs, tout le temps, sans faire de différence, j'ai envie de vous répondre que je le sais-tu, moi? C'est vous, le psychoéducateur. Moi, tout ce que je sais, c'est qu'une charrue, un coup partie, c'est dur à arrêter.

BOUTEILLE OU CLÉ
paint ou *key*

Zone du terrain située près du panier qui s'étend jusqu'à la ligne des lancers francs et qu'il est interdit d'occuper pendant plus de trois secondes quand on est en territoire offensif. Trois secondes. C'est le temps qu'il a fallu à ma mère pour nous dire, à mon père et moi, qu'elle nous quittait. En trois petites secondes, elle a réussi à nous dire qu'elle était tannée de vivre à Granby, que sa vie ressemblait pas du tout à ce qu'elle s'était imaginé en grandissant – elle s'imaginait quoi? Elle a grandi à Marieville, ostique! Marieville, c'est tellement planche que même les ruisseaux qui passent par là trouvent le moyen de stagner –, qu'elle irait vivre chez sa sœur à

Bromont pendant un bout, le temps de retomber sur ses pieds. Bon, quand je dis trois secondes, c'est une manière de parler.

En même temps, je la comprends, ma mère. C'est le genre de nouvelle que tu veux sortir d'un coup, comme on arrache un pansement. Et puis, connaissant mon père, je trouve qu'elle a bien fait de tout dire d'une traite et de pas le laisser bégayer son incompréhension et ses promesses pendant trois heures. Après avoir vidé son sac, elle est partie faire l'épicerie. Mon père m'a dit de finir mon souper pendant qu'il ramassait la table. Je me souviens qu'on mangeait du chop suey trop liquide avec les fèves germées molles comme des nouilles, et que j'ai eu de la misère à vider mon assiette. J'avais juste neuf ans, mais je savais déjà que ça allait pas mal changer ma vie. J'entends encore le bruit dans la cuisine : les restes jetés à la poubelle, l'eau du robinet sur les ustensiles tenus en bouquet puis placés dans le rack du lave-vaisselle. Et le petit air fatigant qu'il chantonnait par les narines. Il y en a qui sifflent quand ils sont nerveux, d'autres qui se grugent les reculons autour des ongles. Mon père chantonne toujours une ostique de toune fatigante la bouche fermée.

À moi, plus tard, ma mère s'est confiée plus en détail. Elle a voulu me rassurer. Elle m'a raconté que ça faisait longtemps que mon père et elle s'haïssaient sans se le dire. Ce qui est quand même une information assez raide à donner à un enfant, il me semble. Je mentirais si je vous disais que j'ai pas passé les années qui ont suivi à profiter de leurs chicanes. Chaque fois que mon père

m'énervait, j'étais du bord de ma mère. Et vice versa. Vous allez me dire que c'est classique, mais quand on le vit, on en a pas l'impression. Je veux dire : ma vie est tout sauf classique, je trouve.

CENTRE
center ou post

Joueur offensif qui se déplace près du panier. Et sur lequel le coach porte toute son attention, au point où des fois je me demande s'il voit les autres joueurs sur le terrain. Il est toujours en train de gueuler : « Dave, saute plus haut ! », « Dave, sors de la clé ! », « Dave, lève les bras quand tu montes au panier ! », « Dave, cours donc sur le fast break ! », « Dave, le vestiaire, c'est dans le vestiaire ! », « Dave, va jeter ta gomme ! », « Dave, parle moins fort ! », « Dave, arrête de te gratter, ça va saigner ! », « Dave, arrête de cochonner le plancher de l'autobus ! » Je vous jure, Bernard, si j'avais cinq cennes chaque fois que quelqu'un me demande d'arrêter de crier en me criant après, je serais millionnaire. À part ça, je crie même pas, j'ai des problèmes avec mes volumes. C'est un problème médical. Mes cordes vocales et mon cerveau sont pas raccord.

L'affaire qui m'écoeure, c'est que, si j'étais pas aussi grand et que j'avais pas d'aussi gros os, je ferais le meilleur monteur de ballon de la ligue. J'ai toujours senti que j'avais beaucoup de leadership en dedans de moi. Si le monde m'écoutaient vraiment, ils se rendraient

compte que les trois quarts des affaires que je dis sont vraiment profondes. C'est l'emballage qui fait que ça passe mal. Les gens qui me connaissent mieux, comme mes amis Éric Chabot ou Phil Vézina, pourraient vous le dire n'importe quand : j'ai pas une once de méchanceté, dans le fond.

J'ai une anecdote pour le prouver. Je suis arrivé à Granby au milieu de mon secondaire un. Ma professeure de mathématiques, dont je tairai le nom même si vous avez juste à regarder dans mon dossier, j'imagine – ma prof de maths, donc, m'a pas aimé la face, ç'a pas pris deux jours. Elle trouvait que je prenais trop de place dans le cours, que je dérangeais trop. Elle avait peut-être raison, remarquez. Je devais pas être le plus studieux de la classe : les maths et moi, on est comme Tupac et Biggie – ou chien et chat, si vous préférez. On s'haït pour mourir. Ça fait que j'étais sûrement une nuisance dans le cours, mais c'était pas une raison pour s'acharner sur moi. J'ai pour mon dire que les nuisances, plus tu les ignores, moins elles te nuisent. En tout cas, moi, si j'étais prof, je dompterais le monde en faisant comme s'ils existaient pas. Tout ça pour dire que la professeure en question me donnait du trouble, elle faisait le contraire de m'ignorer.

Me croyez-vous, Bernard, si je vous dis qu'elle me cherchait, l'ostique ? Elle me posait des questions-surprises sur la matière qu'on avait vue dans le cours précédent en sachant très bien que je connaissais pas la réponse et que j'avais passé l'heure complète à faire des dessins dans mon manuel. Et après, quand je répondais une

niaiserie, elle essayait de m'humilier en imitant ma voix pour donner la bonne réponse. Les autres riaient et ça me mettait en maudit, mais j'essayais de rester poli parce que je voulais pas que les gens me voient fâché. Je lui adressais un regard qui voulait dire «vous voulez pas me voir fâché» même si ç'avait pas l'air de marcher.

Un samedi, j'aidais mon père à se magasiner des sniques chez Langlois Chaussures. Il s'était inscrit dans une ligue de badminton au cégep avec des gars de la shop et il avait pas le droit de jouer en caps d'acier. En sortant, on a aperçu de l'autre côté de la rue la prof de maths qui sortait d'une boutique érotique avec trois sacs. Vous allez me dire que ces sacs-là contenaient peut-être des ballounes en forme de bizoune pour un enterrement de vie de fille, ou qu'ils venaient peut-être carrément d'un autre magasin, et je vais vous répondre que oui, vous avez raison. Mais là où je veux en venir, c'est que je me suis retrouvé tout à coup avec un gros morceau d'information sur elle. Le genre d'information juteuse qui donne du beau chantage, mettons. J'ai fantasmé pendant le reste de la fin de semaine sur le malaise qui flotterait dans la classe quand je lui demanderais devant tout le monde ce qu'elle avait acheté chez Sexatisfait.

Sauf que je l'ai pas fait. Le cours suivant, j'ai pris mon trou et j'ai rien dit. À la place, c'est mon ami Phil Vézina qui le lui a demandé. Il s'est fait sortir et ses parents ont dû supplier le directeur pour qu'il reste en Sport-études.

Les seules raisons pour lesquelles il va m'arriver d'être méchant ou de me battre ont plus à voir avec des questions de principe. Si l'ostique de Hugo Quesnel s'était

pas mis à baver sur nulle autre que Karine Levasseur, je me serais pas mis à le gaver de sandwiches aux jointures.

CONTESTER LA PASSE

to deny the pass

Jouer très près du joueur offensif que l'on surveille de sorte qu'il ne puisse pas recevoir de passe. Il y a une chose qui me brûle les lèvres depuis que je vous écris mes petits textes. C'est une question personnelle mais je me dis que la meilleure place pour l'aborder, c'est ici.

Des fois, en me rendant à l'école sur le vingt et une vitesses de ma belle-mère, en écoutant ma compilation de Wu-Tang, je me vois comme un chevalier. Les os, que j'ai costauds, me servent d'armure, mes poings et ma voix forte sont mes armes. L'école est une forteresse de béton et de briques remplie de dragons, de princesses, de rois, de reines, de fous et de paysans. Les chevaliers comme moi ont une mission précise : protéger la royauté.

Mon père, lui, il est plus du type paysan. C'est pour ça que ma mère l'a lâché pour un gars flamboyant comme Jacques, tandis qu'il s'est ramassé avec Lise. Jacques, il fait la grosse piasse et, c'est pas des farces, se fait surnommer « le roi de la patate frite ». Il a trois cantines sur la Rive-Sud. Mon père, lui, a rencontré Cheese chez Agropur. Elle chargeait les palettes, il conduisait le lift. La seule affaire qu'il se fait surnommer, c'est « chose

bine» par le boss qui se souvient jamais du nom du monde. On s'entend que mon père, c'est le roi de rien. Mais je m'en fous, je l'aime quand même. Mais c'est pas ça que je voulais dire.

Non, ce que je voulais dire, c'est que je suis celui qui protège les reines. Je protège les reines, comme nulle autre que Karine Levasseur, des dragons comme Hugo Quesnel. C'est niaisieux, mais en regardant les nouvelles, les films ou la télé, je peux pas m'empêcher de penser que le monde est fait de même. Madame Micheline, en français, serait sûrement d'accord. Elle nous fait lire *Perceval* ou je sais pas quelle autre aventure du Moyen Âge. C'est vieux comme le monde, ces histoires-là. Je me retrouve constamment à contester les passes que les Hugo Quesnel essaient de faire aux reines de l'école. Ça m'oblige à rester proche d'elles, des fois sans qu'elles le veuillent, sans qu'elles le sachent, même.

CONTRE-ATTAQUE

fast break

À l'offensive, manœuvre qui consiste à amener le ballon en zone offensive avant que la défense ne soit organisée. J'avoue que c'est pas évident à comprendre, mais c'est écrit tel quel dans mon livre. *Le basketball et ses fondamentaux*, que ça s'appelle. C'est un cadeau de Robert, mon coach. Après ça, je veux bien aller dans les détails, puisque c'est ce que vous me demandez, Bernard, mais

il faut que je vous avertisse que je peux être cru quand il s'agit de décrire mes recettes de sandwiches aux jointures. Je vais dire comme on dit : cœurs sensibles s'abstenir.

Il a commencé par me pousser sur les épaules d'un geste sec en me demandant ce que je comptais faire. Je venais de l'avertir de surveiller ce qu'il disait au sujet de nulle autre que Karine Levasseur. On était dans le vestiaire après le match contre le Séminaire Saint-Charles à Sherbrooke. L'ostique de Hugo Quesnel racontait à Samuel Desrochers, Martin Latreille-Riendeau et Manuel Guay-Racine comment elle lui aurait sucé la graine au party chez Geneviève Durand. Excusez mon langage, Bernard, mais je veux dire. Il décrivait ce qu'elle lui aurait fait en exagérant toutes sortes d'affaires. Il la salissait de toutes les façons imaginables pendant que les autres se bavaient dessus, pendus à ses lèvres.

Après ses deux coups secs, j'ai vu qu'il voulait se coller la face contre la mienne. C'est là que j'ai ralenti le temps. Bernard, il faut pas prendre ça à la légère : quand je dis que j'ai ralenti le temps, je sais que ça sonne Alain Choquette. Mais c'est un sentiment plus vrai et sincère que n'importe quel tour de magie. Je vous jure que j'ai senti mes pupilles se dilater, mes muscles se tendre, ma mâchoire se serrer, mes tripes se nouer, tous les poils sur mon corps se dresser. Avant qu'il puisse m'approcher, je lui ai donné un coup rapide de la droite directement sur la pomme d'Adam.

Si un jour on vous attaque, je vous conseille vraiment de répliquer par un petit coup rapide à la gorge. Même pas besoin de frapper fort – ce qui compte, c'est

la rapidité du geste. Le gars va immédiatement pencher la tête en s'étouffant et en toussant, et vous pourrez profiter de sa confusion pour lui envoyer un crochet fatal sur la mâchoire ou le nez, dépendant de l'angle. Vous pouvez être sûr qu'il va abandonner son projet. Sinon, il va être encore plus furieux, parce que c'est un peu rat comme geste, mais c'est pas grave, ça vous aura donné l'avantage sur lui. Il ne pensera plus en vous attaquant : « Eh, regarde-moi ça, le psychoéducateur à barniques fif, bâti comme un moineau, avec sa chemise laide pis ses mains de tapette. » Il le fera plutôt en pensant : « Oh ! Je devrais être vigilant, ce psychoéducateur à barniques fif, bâti comme un moineau, avec sa chemise laide pis ses mains de tapette, a l'air de savoir se défendre. » Bref, le coup à la gorge sert moins à blesser quelqu'un qu'à jouer dans sa tête. Je dis ça, mais pour de vrai, ça fait mal en criffe.

Vous, vous êtes du genre à toujours réfléchir, mais la vérité, c'est que celui qui gagne une bataille, c'est celui qui réfléchit le moins. C'est celui qui, au moment de servir des sandwiches aux jointures, se branche sur ses ancêtres gorilles.

Quesnel en tout cas s'attendait pas à recevoir un coup sur la pomme d'Adam. La gauche que je lui ai enfoncée dans la face par la suite aurait suffi à l'envoyer au sol si on s'était pas pognés dans un espace aussi restreint que les vestiaires.